

Bernard Calabuig, Val d'Oise

Il faut débattre jusqu'au bout et expérimenter

L'assemblée extraordinaire des 8 et 9 décembre a pour objet d'être un point d'étape visant à cerner les questions et les options aujourd'hui en débat. C'est bien de cela qu'il s'agit, et de rien d'autre.

Nous sommes face à des enjeux et, donc au final, face à des choix d'une extrême importance pour l'avenir qui ne peuvent être pris dans la précipitation.

J'entends des camarades qui nous pressent d'affirmer la continuité du Parti communiste avec quelques aménagements « Non à la dissolution » disent-ils ! Dite de cette manière, l'analyse est un peu courte.

Pour l'instant, ce sont les électeurs qui, élections après élections, marginalisent le Parti communiste. Nous aurions tort de tourner la page du choc électoral de mai 2007, qui intervient après celui de 2002, qui s'inscrit dans un déclin qui semble inexorable depuis une trentaine d'années. Avec 350 circonscriptions en dessous de 5%, les élections législatives n'infirmement pas ce constat.

Notre congrès, celui de 2008, doit être à la mesure de la gravité de la situation. C'est de l'avenir du communisme, du devenir du Parti communiste qu'il s'agit.

Allons-nous contribuer à un ressaisissement à gauche, ou allons-nous laisser le champ libre pour la recomposition à droite ? Alors qu'à gauche seul subsisterait le choix entre l'adaptation au libéralisme, portée par un Parti socialiste recentré sur le modèle d'un parti démocrate, ou la contestation certes radicale de la LCR, mais stérile car condamnée à rester minoritaire.

Dans une telle situation nous devons prendre le temps de l'analyse, du débat, de l'expérimentation. Chacun sait que pour l'instant mes réflexions me conduisent à réfléchir à l'émergence d'une nouvelle force politique à gauche dans laquelle le communisme doit avoir toute sa place en tant que tel, parce que je ne crois pas, pour ce qui me concerne, qu'une rénovation menée en interne suffira à enrayer la spirale du déclin. Cela aurait été une bonne ligne dans les années 80. Certains ont tenté de proposer cette orientation - on les a appelés les rénovateurs dans les années 80, les refondateurs ensuite dans les années 90.

Mais je sais aussi que tout cela se discute. Je ne suis pas pour autant un partisan du saut dans le vide. Toute nouvelle construction nécessite du temps, de l'expérimentation, de l'analyse pour percevoir les possibilités, la faisabilité et ne peut s'envisager qu'en terme de processus.

Bien sûr, nous devons discuter du projet, la gauche est en panne de projet et le Parti communiste aussi. Cette absence de projet de transformation progressiste de la société a contribué à gauche, à la prépondérance de l'idée qu'il faut s'adapter au capitalisme car pour, l'heure, il ne serait pas dépassable.

Prenons-nous au bon niveau, sur toute la mesure du chantier qui est devant nous, des espaces à défricher, de l'épaisseur des questions à travailler ?

Pouvons-nous penser un seul instant que nous apporterons seuls les réponses satisfaisantes aux enjeux qui souvent sont d'ampleur planétaire ?

Si de ce travail doit émerger un projet d'émancipation humaine, il ne peut être conduit qu'avec toutes les sensibilités et les forces qui s'engagent dans la transformation de la société.

Ce débat est indissociable de la question du cadre dans lequel il doit s'effectuer ? Et de celui de la force politique ou des forces politiques susceptibles de faire vivre dans les luttes et dans les urnes un tel projet. La stratégie des fronts qui semble nous être

suggérée préconise des rassemblements à géométrie variable, en éludant la question de la construction politique.

Seul un débat poussé jusqu'au bout, nourri par l'expérimentation, le point de vue de la pratique comme le disait Marx, sera de nature à créer de l'unité de l' « en commun ».

Toute précipitation serait de nature à diviser les communistes.

Le moment des choix viendra, le congrès ordinaire de décembre 2008 devra au terme des débats se prononcer en toute clarté, mais pour l'instant nous n'en sommes pas là.